Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

57 | 2007

Études de syntaxe : français parlé, français hors de France, créoles

Français parlé au XVII^e siècle et créoles français : hypothèses sur la disparition du genre grammatical

Dominique Fattier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/302>

DOI : 10.4000/linx.302

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 145-153

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Dominique Fattier, « Français parlé au XVII^e siècle et créoles français : hypothèses sur la disparition du genre grammatical », *Linx* [En ligne], 57 | 2007, mis en ligne le 15 février 2011, consulté le 15 mai 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/linx/302> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.302>

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Français parlé au XVII^e siècle et créoles français : hypothèses sur la disparition du genre grammatical

Dominique Fattier

Université de Cergy Pontoise et UMR LDI

L'idée de ce travail¹ est née d'une insatisfaction devant les diverses tentatives de rendre compte de la perte de la catégorie du genre grammatical dans les créoles français². Les explications généralement avancées relèvent du constat ou des scénarios de survie de type probabiliste rendant compte de ce qui se passe au cours de la transmission du langage. On trouve dans un article récent d'I. Neumann-Holzschuh (2006 : 264 et sq.) une recension assez complète de ce qui a été écrit à ce sujet. En résumé, cette catégorie, dénuée de corrélat sémantique, n'est pas fonctionnelle ; elle n'est pas nécessaire pour la communication humaine ; ce n'est pas une catégorie universelle ...

Le changement en question m'a toujours intriguée. Après tout, le créole haïtien (CH) a conservé du français des traits non indispensables, comme le fait pour certains mots d'avoir des consonnes finales latentes ou, dans un tout autre domaine, pour les

¹ Je remercie les relecteurs. Je me suis efforcée de prendre en compte leurs remarques, dans un cadre très précontraint pour le nombre de signes.

² A l'exception toutefois du seul créole réunionnais qui présente des traces de genre grammatical.

adjectifs³ d'occuper deux positions, la position prénominale étant réservée aux évaluatifs. De telles caractéristiques montrent que les apprenants qui ont formé les créoles à partir de leur exposition au seul français **parlé**⁴ et de leurs langues natives⁵ ont retenu du français des traits subtils, qui ne sont pas des éléments obligatoires du dispositif des langues naturelles. J'en tire la conclusion que pour la question du genre grammatical⁶ il y a eu un blocage. Je me propose donc d'en examiner les causes.

Le genre dans le *terminus a quo* (la koïné française coloniale)

S'agissant du genre, on peut supposer qu'il en était au XVII^e-XVIII^e siècles, dans cette variété populaire, comme il en est aujourd'hui : aléatoire pour les inanimés (*la chaise, le fauteuil*) et parfois non motivé pour les animés (*la sentinelle, la recrue*). D'où probablement dans la langue des colons une variabilité d'autant plus importante que la pression normative était extrêmement réduite, qu'il n'y avait pas d'appareil socioculturel contraignant. D'où aussi sans doute des hésitations sur le genre et/ou des régularisations comme celles qu'observe F. Gadet (1992 : 58) pour la période contemporaine, guidées par des principes d'ordre phonologico-morphologique (*une ulcère, un auto*) ou d'ordre sémantique (*il a été le dupe de cette histoire, un espèce d'abruti*). Avec comme conséquence d'une telle instabilité, de considérables difficultés d'acquisition pour les esclaves.

Hier comme aujourd'hui, la plupart des noms étaient dotés d'un genre fixe et se divisaient en deux classes – masculin ou féminin –, entre lesquelles il n'y avait pas de possibilité de choix. Il est important d'avoir à l'esprit que **la forme orale** de cette majorité des noms ne fournissait en elle-même aucune indication sur le genre (ils n'étaient pas fléchis). Leur genre (inhérent et non morphologiquement marqué) n'était donc pas prédictible. Toutefois, ces noms étrangers à la variation en genre sélectionnaient des formes fléchies distinctes des déterminants (en particulier anaphoriques et déictiques : *le, la*, etc.) et adjectifs qui leur étaient associés : *la petite chaise/le petit fauteuil* (accord dans le groupe nominal).

À côté de cet ensemble de noms à genre fixe⁷, inhérent, parfois arbitraire, le *terminus a quo* offrait un noyau restreint de noms, désignant des êtres sexués, présentant une différence de forme perceptible **oralement** (*mulâtre/mûlatresse, chabin/chabine*), et porteuse d'information car immédiatement interprétable en termes sémantiques (opposition de sexe). Pour ces noms-là et pour eux seulement, il était possible de mettre en relation les caractéristiques intrinsèques des **suites sonores** qu'ils consti-

³ Le CH est une langue NA (N + Adj.). On posera, à la suite de J. Greenberg 1963 (58-90), la corrélation suivante : « Si NA, alors quelques AN possibles » (Universal statistique 19 ; trait très 'roman').

⁴ Dans un contexte de réduction drastique de la pression normative (cf. Chaudenson 2003, chapitre 6).

⁵ Selon toute vraisemblance un ensemble divers de langues de l'Afrique de l'Ouest.

⁶ On peut remarquer, plus largement, que toute la morphologie flexionnelle du français n'a pas été acquise.

⁷ La non-variabilité en genre de l'immense majorité des noms français est responsable de l'attribution de la propriété définitoire de non-variabilité en genre pour la catégorie Nom en français (Huot 2001 : 65).

tuaient avec de l'information parallèle (la connaissance du monde), ou de l'information situationnelle, en l'occurrence une différence sexuelle, disponible par ailleurs. Cela sera déterminant dans leur acquisition.

Enfin, qu'il s'agisse des noms à genre aléatoire ou des noms à genre motivé, ils étaient les uns et les autres repris par des formes distinctes de pronoms (*il/elle* ; *ils/elles*)⁸.

Vers un autre système

Dans la perspective qui fut celle des esclaves en contact avec les colons⁹ – celle de locuteurs traitant les données de **français parlé** auxquelles ils étaient exposés à l'aide de leur faculté d'apprentissage – le genre des noms ne pouvait se repérer ni à partir des déterminants ni à partir des adjectifs qui les accompagnaient, ni à l'aide des pronoms de reprise. Car en « se créolisant » ces trois classes de mots ont connu des évolutions notables. Le raisonnement est ici conduit à propos du CH.

1. Une caractéristique de **l'oral continu français**, à savoir le manque d'indication sur les frontières des mots¹⁰, est responsable de ce que de nombreux déterminants ou fragments de déterminants se sont agglutinés¹¹ au nom qu'ils précédaient : ((la) (poste)) > *lapòs* (poste) ; ((la) (ville)) > *lavil* (ville) ; ((la) (famille)) > *lafanmi* (famille) ; ((l') (ennemi)) > *lenmi* (ennemi) ; ((le) (monde)) > *lemonn* (monde, univers) ; ((les) (étoiles)) > *zetwal* (étoile) ; ((mon) (oncle)) > *monnonk* (oncle) ; ((ma) (tante)) > *matant* (tante) ; ((mes) (amis)) > *zanmi* (ami) ; ((du) (riz)) > *diri* (riz) ; (de) (l') (eau) > *dlo* (eau), etc. La « réanalyse »¹² dont ont fait l'objet les formes de singulier¹³ des déterminants définis ou possessifs¹⁴, désormais perçues comme des segments non autonomes, dépourvus de statut morphologique ou dans certains cas lestés d'un autre statut que celui qu'ils avaient au départ, s'est accompagnée de la perte de leur fonction de marqueurs du genre pour ceux qui avaient à analyser la langue-cible. Quant au déterminant indéfini *un/une*, le seul à fournir au singulier un repère stable¹⁵ pour le genre à **l'oral** comme à

⁸ C'est pour rendre compte de ces deux phénomènes – accord et référence pronominale anaphorique – que la grammaire française classe les noms en deux « genres ».

⁹ Le quatrième chapitre de l'ouvrage de Chaudenson (2003) fournit des informations très substantielles sur le contexte sociohistorique et sociolinguistique de la créolisation du français.

¹⁰ Le mot français parlé perd, en combinaison syntagmatique, l'accent qu'il a en isolation. Il n'y a donc pas à l'oral d'indice matériel de frontières de mot.

¹¹ Ces agglutinations témoignent et de l'emploi effectif de déterminants, et de la variabilité en genre et en nombre des déterminants dans le français parlé des colons.

¹² Detges (2003 : 53) invoque un « principe de la référence » pour rendre compte des réanalyses-agglutinations.

¹³ La question du nombre n'est pas examinée ici mais elle est évidemment liée : *le/la/les* est, en français moderne, un marqueur de genre et de nombre.

¹⁴ Les pluriels ne sont pas en cause : ils neutralisent en effet la distinction de genre (*le/la* ; *les* ; *mon/ma* ; *mes*).

¹⁵ A l'oral, devant les mots à initiale vocalique masculins ET féminins, les déterminant défini, démonstratif et possessif ont la même forme (l'alouette/l'amiral ; cette alouette/cet amiral ; mon

l'écrit, devant consonne comme devant voyelle, il s'est spécialisé : l'ancienne forme de masculin s'est employée pour l'indéfini (*un* > *yon* (un/une)) tandis que l'ancienne forme de féminin devenait numéral (*une* > *youn*)¹⁶.

2. Les adjectifs variables ont cessé de l'être. Leurs formes « longues », qui comportent une consonne latente, se sont bien souvent imposées en créole comme formes uniques : ainsi *lèd* (laid/laide), *soud* (sourd/sourde), *long* (long/longue), *fèt* (fait/faite), *vèt* (vert/verte), *bèl* (beau-bel/belle), *dous* (sucré/sucrée), *blanch* (blanc/blanche), *chèch* (sec/sèche), *pèrèz* (peureux/peureuse). Cette « préférence », une caractéristique remarquable de la morphologie diachronique du CH, s'explique très bien dès lors qu'on réalise que la consonne finale des adjectifs français n'est pas spécialisée dans l'indication du féminin. Ainsi que le remarque F. Dell en effet (1985 : 180-181)¹⁷, dans les mots dérivés d'adjectifs, c'est presque toujours la forme longue qui apparaît devant le suffixe dérivationnel (ex. « jaloux, jalouse, jalousie » [ʒalu, ʒaluz, ʒaluzi]). Et une consonne intercalaire dans la dérivation et la liaison apparaît à l'oral dans de nombreux mots qui sont totalement étrangers aux alternances de genre (*débarras, débarrasser; mât, mâtüre; tard, tarder; chez lui, chez eux; trois fils, trois ans, troisième*¹⁸). La consonne finale des adjectifs a donc été interprétée par les agents de la créolisation (**privés de contact avec l'écrit**) pour ce qu'elle est vraiment, c'est-à-dire comme phonème consonantique final de la forme phonologique de l'adjectif et non pas comme désinence de féminin¹⁹. Rappelons qu'en réalité le féminin est formé en **français parlé**, non pas en ajoutant une consonne au masculin pris pour base, mais par la présence d'une voyelle schwa (cf. F. Dell 1985 : 177-193). Cette voyelle n'ayant en général aucun correspondant phonétique, elle ne pouvait faire l'objet d'une perception.

L'analyse dont il vient d'être question a sans doute été renforcée par le constat que d'autres mots que les adjectifs (surtout des noms) présentaient des consonnes finales. Au 17^e siècle en effet, les colons prononçaient *bonnet, boulet, bout, buffet, cabinet, criquet, chat, croc, doigt, fait, froid, lait, martinet, nuit, net, tabac, trop, rat*, etc. – avec une consonne finale (souvent [t], plus rarement [p], ou [k]). Tous ces mots se retrouvent du reste aujourd'hui en CH (et – c'est à vérifier au cas par cas – dans les autres créoles français) avec une consonne finale prononcée.

alouette/mon amiral). Il est, de ce fait, recommandé dans l'enseignement du français langue étrangère (FLE) d'introduire et d'employer les noms nouveaux avec le déterminant **indéfini**.

¹⁶ Il est difficile de se prononcer sur la période où la différence formelle a été investie d'une différence sémantique. Une recherche serait à conduire dans les plus anciens textes créoles.

¹⁷ Voir également sur ce point C. Blanche-Benveniste (2000 : 143).

¹⁸ Ces consonnes intercalaires ont été perçues et traitées comme telles. Le créole haïtien en offre bien des exemples ; ainsi : *twa moun* (trois personnes), *twa zan* (trois ans) ; *twa zèm* (troisième).

¹⁹ Il existe des contextes de non prononciation de la consonne latente finale (cf. « petit garçon », « petits enfants » qu'on peut opposer à « petit enfant », « petitement » et « petitesse »). L'orthographe qui consiste à doter les mots d'une forme stable nous fait écrire « petit » (comme « lait » ou « plomb »). En CH, les formes issues de « petit » (« ti » et « piti ») ne présentent jamais de consonne latente. Tout se passe comme si les contextes de non prononciation de la consonne latente finale ont été plus fréquents, déterminant la forme phonologique de cet adjectif.

3. Pour un apprenant qui cherche sans guidage à acquérir le français, le repérage du genre peut, en principe, se faire à partir des pronoms anaphoriques. Pour ce qui est du **français parlé** d'aujourd'hui, il a été noté que « bien souvent, seule la reprise lors d'un détachement révèle le genre attribué ».

F. Gadet (*op. cit.* : 59) donne à ce propos l'exemple populaire suivant : « referme bien le café/sinon/l'arôme elle s'échappe ». Les pronoms personnels du Créole Haïtien – conjoints comme disjoints – ignorent la variation en genre. Ils sont les uns et les autres issus des pronoms disjoints français avec une différence notable : des paires *lui/elle* et *eux/elles*, il n'est resté que *lui* qui a évolué en *li* (il/elle), et *eux* qui a évolué en *yo* (ils/elles). Il est très probable que pour les pronoms, la langue parlée des colons du XVII^e siècle manifestait déjà la neutralisation au profit du masculin, qui s'observe par exemple de nos jours en français populaire dans la reprise par le pronom *ils* : « les femmes/ils devraient pas fumer » (phénomène qu'on trouve parfois au singulier : « qu'est-ce qu'il en dit/ta femme ? »)²⁰. C. Banche-Benveniste (2000 : 42) qui relève également l'emploi fréquent en français parlé contemporain de *ils* pour la reprise d'un groupe nominal féminin chez les enfants, les adolescents et chez certains adultes peu scolarisés, le considère comme un « usage ancien²¹, relevé dans plusieurs régions de France, mais de diffusion limitée. Il reste cantonné chez certains locuteurs, sans toucher l'ensemble ». Elle ajoute : « Il n'y a pas de quoi imaginer, comme l'ont proposé certains linguistes américains²², sur la foi d'enquêtes limitées, que la langue française serait en train de perdre la différence des genres [...]. Il paraît bien difficile de faire des prédictions sur l'avenir de la langue en se fondant uniquement sur ce type d'usage restreint, abusivement pris pour un échantillon représentatif de français non standard ». Si rien n'indique effectivement que le français parlé actuel serait en passe de perdre la catégorie du genre, tout porte à croire que s'est opérée dans le français colonial **parlé** aux Isles une neutralisation au profit du « masculin » par des locuteurs activant préférentiellement son sens premier, **générique** (en dehors de toute spécification de sexe).

Le potentiel évolutif existait ; des facteurs sociolinguistiques facilitant comme l'absence à peu près totale de superstructure culturelle, de classe dominante jouant le rôle de modèle linguistique, de pression normative (R. Chaudenson 2003 : 186 et suiv.) firent le reste. La disparition de la catégorie grammaticale du genre fut l'inévitable contrepartie des évolutions touchant déterminants, adjectifs et pronoms anaphoriques dans des situations de **transmission orale non guidée** : nous sommes en présence de changements liés. Ces évolutions parallèles ont eu pour effets de rendre non saillantes pour la perception auditive des oppositions formelles qui existaient dans la langue-

²⁰ Voir sur ce point F. Gadet (*op. cit.* p. 59). Ou, pour les français d'Amérique, R. Chaudenson, R. Mougeon, E. Beniak (1993 : 85) : « On note un usage très fréquent d'éléments de « reprise » qui s'intercalent entre le sujet personnel (pronom ou substantif) et le verbe. [...] Emploi de *i* : *Elle et son mari i travaillons* ; *mon pauvre mari i disait* (créole louisianais).

²¹ Les différentes informations que livre C. Banche-Benveniste me conduisent à extrapoler sur les compétences linguistiques des colons du XVII^e siècle.

²² Il s'agit d'un ouvrage de J. P. Hopper et de E. C. Traugott portant sur la grammaticalisation, publié en 1993.

cible pour ceux qui avaient à l'acquérir. Comme l'écrit G. Bateson (1980 : 209) « Dans le monde de l'esprit, rien – c'est à dire, *ce qui n'existe pas* – peut être une cause ». En l'occurrence, une cause de changement.

Les noms du CH ne déclenchent ni accord du déterminant, ni accord de l'adjectif qui les modifie, ni variation du pronom en cas de reprise. Il n'y a donc pas lieu de les séparer en deux groupes. Dans les suites créoles *ti kay la* (la petite maison), *ti kay mwen* (ma petite maison), *bèl chwal la* (le beau cheval), ni l'adjectif, ni le déterminant défini postposé *la*, ni le possessif *mwen* ne s'inscrivent dans un système d'opposition masculin/féminin. Il en va de même pour tous les autres adjectifs et déterminants. Les noms créoles qui viennent d'être cités ne varient pas. Il existe cependant en créole, parmi les noms d'animés, une sous-classe de noms variables, comme par exemple *milat/milatrès* (mulâtre/mulâtresse). Leur variabilité est uniquement associée à une valeur sémantique ; elle marque l'opposition de sexe. À l'instar des noms invariables, ces noms ne déterminent pas de modifications formelles dans les unités qui sont en rapport avec eux : *bèl milat la*, *bèl milatrès la*. Il ne paraît donc pas souhaitable d'employer le terme de genre²³ dans la description du CH, langue qui ignore totalement le phénomène de l'accord et des classes d'accord. On se gardera de confondre dans la description de cette langue, comme des autres créoles à base française, les marques de sexuation qu'on trouve dans un noyau de noms référant à des animés et à des humains avec des marques de « féminin » et de « masculin ».

Pour marquer la distinction sexuelle, le Créole Haïtien utilise différentes techniques : opposition lexicale *konpè/konmè* (parrain/marraine de baptême), *kòk/poul* (coq/poule) ; emploi d'un terme classifieur *sajfanm / sajfanm gason* (sage-femme/sage-femme homme), *mal mouton/femèl mouton*, *pitit/pitit gason/pitit fi* (enfant : générique/garçon/fille), *boko/fanm boko* (prêtre/prêtresse du vodou), suffixation *nèg/negès* (homme/femme), *mèt/mètrès* (maître/maîtresse), *prens/prensès* (prince/princesse), flexion *chaben/chabin* (dénomination d'un phénotype). L'enquête pour l'Atlas linguistique d'Haïti (Fattier 1998) a montré que les créolophones en milieu populaire font usage de leurs capacités analogiques pour créer de nouvelles formes, y compris à partir de mots d'origine africaine : ainsi à partir de *oungan* (prêtre du vodou), est formé *ounganx* (prêtresse du vodou) sur le modèle des adjectifs à double désinence *jalou/jaloux* ou de *fransè/fransèx* (voir la note 17). Le cas particulier des prénoms mérite d'être signalé. A. M. d'Ans (1984 : 75), après avoir montré les jeux de reprise syllabique des noms des ascendants dans l'invention de prénoms, fait état de finales en

–*us* pour les prénoms d'homme (*Noréus*, *Normilus* construits sur le nom ou « signature » *Lenormand*) et de finales en –*a* pour les prénoms de femme (*Normilia* sur *Lenormand*).

Parmi les conséquences les plus remarquables de la perte du genre grammatical, on signalera pour les référents animaux l'existence de noms animés pouvant désigner indifféremment le mâle ou la femelle, comme *bèf*, *kochon*, ou *kabrit*²⁴. Quand la distinc-

²³ La notion de « genre naturel » dont il est fait usage dans de nombreux travaux n'est pas davantage faite pour clarifier les choses, bien au contraire. Il ne me paraît donc pas souhaitable de l'employer.

²⁴ C'est également le cas en créole réunionnais. R. Chaudenson (1974 : 221) cite l'exemple « mon bèf la pa délivré » (ma vache n'a pas rejeté son placenta).

tion est nécessaire en discours, l'opposition naturelle rencontre une répartition linguistique marquée par l'opposition lexicale *mal/femèl* : *mal bèt/femèl bèt* (animal mâle/animal femelle) ; *mal bèf/femèl bèf* (bœuf/vache).

En CH les pronoms de troisième personne *li* (singulier) et *yo* (pluriel) ne varient pas en genre. En cas de reprise d'un groupe nominal, une des solutions créoles pour indiquer le sexe du référent consiste à employer, au lieu des pronoms, des unités à valeur phorique susceptibles de représenter les syntagmes nominaux à référent humain (ou humanisé) : les plus fréquentes en discours sont les formes *msye* (pl. *mesye*) ; *madanm* (pl. *medanm*), *manmzèl*. À l'origine de ces outils de reprise haïtiens, il y a selon toute vraisemblance l'emploi des mots « monsieur », « madame », « mademoiselle » dans une acception bien particulière. Par exemple, pour *monsieur* : « Titre donné au maître de maison, soit par les domestiques qui parlent de lui ou s'adressent à lui à la troisième personne, soit par les personnes qui s'adressent aux domestiques », d'après *Le Grand Robert de la Langue Française*. La grammaticalisation de ces formes est loin d'être aussi avancée en CH qu'en créole guadeloupéen où il est possible de les employer à propos de référents [- animé] comme le montre l'exemple suivant (emprunté à J. Bernabé 1994 : 39) : *Lapôt-la tonbé anlè pyé-mven, manzèl fè mven mal toubannman* (la porte est tombée sur mon pied, **elle** m'a fait vraiment très mal). De telles unités qui permettent de préciser le sexe quand le référent textuel ou situationnel est hors de portée ou imprécis quant au sexe, sont également employées pour personnaliser le dialogue quand le référent est inclus dans la situation d'énonciation, probablement par déférence. On en fait également grand usage pour la détermination nominale lorsqu'il est nécessaire de donner de l'information quant au sexe du référent.

Vwala se te on Ayisyen ki soti ann Ayiti l ale Nouyòk.

Voilà HL ANT DET haïtien REL sortir PREP Haïti 3SG aller New-York.

Voilà c'est un Haïtien qui était parti d'Haïti pour aller à New-York.

Pandan misye rive Nouyòk, li pa jwenn anyen pou l fè ditou ditou. (conte oral, Sud d'Haïti)

Pendant monsieur arriver NY, 3SG NEG trouver rien pour 3SG faire du tout du tout

Quand il arriva à New-York, il ne trouva rien à faire du tout.

M konn fè filè, msye e pèch tirè l fè (discours vernaculaire oral)

1SG avoir+l'habitude+de faire filet, monsieur HL pêche tireur 3SG faire
J'ai l'habitude de pêcher au filet, **lui** c'est la pêche au fusil sous-marin qu'il fait

Papa m se granpapa msye (Atlas linguistique d'Haïti, carte 1102)

Père Poss.1SG HL grand-père monsieur

Mon père c'est son grand-père (à lui)

Ou gen lè pa tande deklarasyon manmzèl (Mouché Défas/Tartuffe, Ak II, Sèn 4)

2SG avoir l'air NEG entendre déclaration mademoiselle

Tu sembles ne pas avoir entendu sa déclaration (à elle).

Conclusion

L'explication qui a été fournie fait état de causes imbriquées et se renforçant mutuellement. Elle n'est ni singulière, ni *ad hoc*, mais générale et susceptible – moyennant quelques adaptations – de s'appliquer à tous les créoles français (le réunionnais faisant exception).

Elle met en avant l'activité cognitive de l'auditeur-apprenant dans le changement linguistique intervenu. Parmi les causes citées pour rendre compte de la disparition du genre grammatical, se trouvent en effet mentionnées en premier lieu des réanalyses de type classique basée sur le 'principe de la référence (U. Detges 2003 : 55)²⁵ entraînant de nombreuses agglutinations, et ayant comme résultats des survivances matérielles associées à des discontinuités fonctionnelles. Sont également intervenues d'autres réanalyses, entièrement liées aux **contextes d'oralité** de la formation des créoles, qui ont avec justesse interprété les consonnes latentes des adjectifs comme étant des consonnes finales et non des désinences de féminin. Je fais l'hypothèse que se sont opérés des décalages entre les analyses produites par les auditeurs et celles produites par les locuteurs. Les colons, du moins s'ils étaient lettrés, devaient analyser le –s final d'un adjectif comme « douce » comme une désinence de féminin. Une telle analyse est encore très courante aujourd'hui.

Il reste à préciser que le changement en question n'a pu vraiment se fixer en *langue* que dans le contexte sociohistorique de la *plantation esclavagiste*²⁶ qui succède à la phase antérieure de *société d'habitation* : lors de cette phase en effet, les populations esclavagisées immigrées et hétérogènes au plan linguistique vont réaliser l'acquisition non guidée de variétés elles-mêmes approximatives de la koïné coloniale française. La forme d'apartheid qui s'instaure alors n'est pas de nature à favoriser les éventuelles rétroactions (les corrections explicites) en matière linguistique.

²⁵ « Pour comprendre l'énoncé que tu entends, suppose que le signifié de la chaîne parlée correspond au type de référent auquel elle semble renvoyer ».

²⁶ Chaudenson 2003, pp. 448 et suiv.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BATESON, Gregory (1980), *Vers une écologie de l'esprit*, Seuil, Tome 2.
- BERNABÉ, Jean (1994), « Genre grammatical, genre naturel : contrastes, oppositions et interférences en anglais, en créole et en français », *Espace créole* 8, 29-59.
- BLANCHE-BENVENISTE, Claire (2000), *Approches de la langue parlée en français*, Ophrys.
- CHAUDENSON, Robert (1974), *Le lexique du parler créole de la Réunion*, Champion.
- CHAUDENSON, Robert, MOUGEON, Raymond & BENIAK, Edouard (1993), *Vers une approche panlectale de la variation du français*, ACCT/Diffusion Didier Erudition (collection Langues et développement).
- CHAUDENSON, Robert (2003), *La créolisation : théorie, applications, implications*, L'Harmattan.
- D'ANS, André-Marcel (1984), « Le sens de la « race » (terminologie parentale, légitimation, transmission du nom, et organisation lignagère dans la campagne haïtienne) », *Revue franco-haïtienne Conjonction* n° 163, 69-76.
- DELL, François (1985), *Les règles et les sons. Introduction à la phonologie générative*, Hermann.
- DESMARATTES, Lyonel (1983), *Monché Défas*, Créolade, Port-au-Prince, Haïti (adaptation en créole haïtien de l'œuvre de Molière, *Le Tartuffe*).
- DETGES, Ulrich (2003), « La notion de réanalyse et son application à la description des créoles français », in Kriegel, Sybille (dir.), *Grammaticalisation et réanalyse. Approches de la variation créole et française*, CNRS Editions.
- FATTIER, Dominique (1998), *Contribution à l'étude de la genèse d'un créole : L'Atlas linguistique d'Haïti, cartes et commentaires*, 6 volumes, ANRT/Presses Universitaires du Septentrion (collection 'thèse à la carte').
- GADET, Françoise (1992), *Le français populaire*, PUF.
- GREENBERG Joseph H. (1963), « Some universals of grammar with particular reference to the order of meaningful elements », in Greenberg Joseph H. (ed.), *Universals of Language*, Cambridge, MIT Press.
- HUOT Hélène (2001), *Morphologie. Forme et sens des mots du français*, Armand Colin.
- NEUMANN-HOLZSCHUH Ingrid (2006), « Gender in French Creoles. The story of a loser », in Clements J. C., Klinger T. A., Piston-Hatlen D., Rottet K. J. (eds), *History, Society and Variation* (in honour of Albert Valdman), volume 28, John Benjamins Publishing Company.